

## Chapitre 5 : Mon adolescence II (1947 – 1949 environ : 10 – 12 ans)

### Un coup de pied par l'âne

Mon activité s'est améliorée davantage. J'ai avancé au pas de géant. Devenant un peu plus puissant physiquement, on m'a demandé de commencer à travailler un peu pour aider la famille. Parallèlement à mon activité à l'école coranique, après les cours, les jours de repos, jeudi toute la journée, vendredi matin et mercredi après-midi, je transportais le fumier à dos d'âne au jardin. Au retour, le sable propre pour remplacer celui déjà sali par l'usure à la maison. Au début, je trouvais cette activité agréable. J'étais à pied derrière l'âne chargé, le guidant à l'aide d'un bâton quand il faisait la mauvaise tête. Quand il était déchargé au retour, je montais dessus et je le faisais gambader. Certains camarades quand ils me rencontraient, me demandaient de me remplacer une fois pour assurer un voyage. Tout cela pour le plaisir de faire gambader l'âne au retour délesté du poids. Quelque fois ils me suivaient pour faire le trajet ensemble à l'allée et au retour. Quant aux camarades qui avaient la même activité passant par le même chemin, trouvaient le plaisir de proposer la compétition d'une course. C'était tellement amusant. Les plus puissants physiquement arrivaient à conduire plusieurs ânes. Les plus âgés parfois même quatre. De temps en temps des bagarres entre animaux mâles se déclaraient. Il était très difficile de les séparer. Souvent l'un ou l'autre se blessaient gravement. En général, l'âne essayait de trouver des moyens de mordre l'adversaire à la patte. Un âne blessé ne pouvait plus travailler durant plusieurs semaines. En général les plus méchants devaient être muselés car ils arrivaient parfois où ils attaquaient le jeune qui l'employait. Quand ils étaient en dispute ils arrivaient à mordre la patte d'une personne croyant qu'il avait affaire à son ennemi. Quant à moi, je suis bien marqué par des accidents survenus durant cette activité. Un jour, j'ai tiré mon âne par la queue pour le forcer à reculer un peu afin de faciliter le chargement, l'animal a rué et m'a lancé un coup sévère à la narine gauche. Le coup était tellement puissant que je ne voyais plus rien autour de moi. L'ongle de l'âne y a fait une grande ouverture que seule une couture à l'hôpital a fait arrêter l'hémorragie. La cicatrice y reste bien visible pour la vie. La deuxième fois, le coup reçu d'un autre âne, m'a

ouvert le dos du nez juste au milieu. Ce deuxième accident est arrivé lorsque j'ai essayé de forcer un âne têtu, voulant le mettre à l'ordre pour le charger. Il a rué et m'a jeté sur le dos laissant le sang couler en abondance complètement défiguré. Il paraissait que j'ai perdu conscience et ne me suis réveillé qu'à l'hôpital. Il a fallu plusieurs semaines pour guérir.

### **Tante Zohra tombe entre les mains d'un escroc**

Dans cette période d'âge, la curiosité m'engageait à vouloir savoir tout ce qui se passait autour de moi. Je m'intéressais à connaître ce que venaient faire ceux qui séjournèrent en passage chez ma tante Zohra. Je m'en souviens, et cela s'est fait aux environs des années quarante. Un homme blanc, de haute taille, tête enrubanné en jaune zigzagué, est arrivé.

- Je suis d'Ouled Sidi Ben Moussa de Fez au Maroc, s'est-il présenté. J'ai la capacité de découvrir les trésors cachés, a-t-il ajouté. On savait auparavant qu'il y a un trésor camouflé dans votre terrain à l'Ouest du jardin.

La naïveté de ma tante l'a laissé croire ses dires, elle l'a reçu à bras ouverts.

- Il faut plusieurs semaines pour y arriver à bout car il y a un diable qui couve dessus.

Moi, bouche baïe, je le regardais sentant l'imagination s'emparer de ma cervelle. La forme du diable a commencé à me préoccuper. J'ai passé la plupart de mon temps à surveiller les déplacements de cet homme. Impatient de le voir aller découvrir le trésor en ma présence.

A chaque fois que l'homme s'asseyait par terre, ma tante se précipitait, cherchait un tapis, le tendait par terre à côté de lui et l'invitait.

- Mettez-vous à l'aise « ya sidi » (Oh Monsieur).

Il se levait de nouveau à demi et s'y installait. Sentant qu'il a déjà gagné le cœur de ma tante, il profitait des circonstances de la situation qu'il a créée par sa tromperie. Il demandait à boire. Ma tante, debout, face à lui faisait volte face en hâte, se dirigeait vers la jarre, lavait soigneusement le récipient, y coulait de l'eau de la guerba (gourde en peau de chèvre) et m'ordonnait de la lui remettre.

- Merci, mon fils, quand tu seras grand, tu deviendras un grand chercheur de trésors comme moi, m'a dit-il.

Par ces belles paroles il a obtenu un nouveau cœur de plus, c'était le mien. Déjà, je me voyais changé. Il buvait, puis il a tendu sa main hors du tapis, aplani la surface du sol sablonneux et y a mis un carré contenant une douzaine de creux semblable à un tableau de dame ou d'échecs. Il a planté le doigt du milieu dans une crue et la déplaçait de l'un à l'autre. Il a levé la tête vers le ciel, fermé un peu les yeux, fait rouler sa vue d'une manière qui faisait peur et cité.

- Kazana fatakzani...

Je n'ai rien retenu de son monologue un peu marmonné et incompréhensible, après un moment il a remarqué que je le suivais de près, il m'a ordonné sévèrement,

- Eloigne- toi de là !

J'ai obéi. Il a recommencé la même chose. Enfin, il a dit à ma tante.

- En effet, le trésor existe mais il faut un travail considérable pour le révéler. Il y a d'abord une nécessité absolue c'est la pulvérisation du diable qui le tient.

Comme les Mille et une nuits, chaque jour il tissait un mensonge capable de donner une raison plausible incontestée. Entre temps, il recevait des femmes qui venaient le voir pour leurs régler des problèmes familiaux par ses pouvoirs surnaturels. Il leur donnait des petits bouts de papier à laver dans l'eau et à en faire boire son mari ou son enfant ou d'autres bouts de papier à faire brûler sur les braises et à en faire sentir à un malade ou à quelqu'un qu'on voulait faire obéir aveugle. La plupart de ceux qui venaient le voir, ce sont des femmes auxquelles il faisait payer cher.

Il était nourri et logé. Il se vantait.

- Il ne me pourra rien faire, j'ai la capacité de l'affronter, mais pour l'aveugler, il me faut deux jeunes hommes qui tiennent chacun un récipient contenant des braises fumant l'encense dont le diable ne peut supporter l'odeur. Moi au milieu, a-t-il dit, pour l'anéantir par la citation des versets secrets, je lui lance la pointe du doigt de mon index, pendant ce temps-là un troisième, de préférence une femme, s'empare du trésor en reculant marche arrière fixant sa vue devant sans regarder ni à droite ni à gauche.

A partir de là emporté par le sommeil je n'ai plus suivi ni entendu ce qui se passait.

- A la semaine prochaine, leur a-t-il dit, je fais un court saut à In-Salah et je reviendrai vous voir. Soyez prêts et courageux !

L'homme n'est plus revenu. Une chose était sûre, je n'ai plus entendu parler de ce trésor. Plus tard j'ai découvert que ce sorcier n'était qu'un escroc rusé qui trompait les naïfs pour son profit.

### **Travail épuisant : drainage des foggaras**

Pendant l'absence de mon père qui quittait la maison pour aller chercher du travail loin d'Aoulef, entre 1947 et 48, alors que notre foyer se trouvait dans le besoin, je suis tombé dans la nécessité absolue d'aller faire le travail non approprié à mon âge. Il m'est arrivé d'activer au fond des galeries des foggaras à 20 m au sous-sol dans les ténèbres, l'eau arrivant aux jarrets et parfois jusqu'aux mollets ! C'était une tâche pénible et épuisante. Pour atteindre la profondeur à 15, 20 ou souvent à 25 m, on descendait à l'aide d'une corde accrochée en haut du puits et des trous de 15 cm environ à chaque côté des parois qui formaient une sorte de marches dans lesquelles on enfonçait le devant du pied servant comme appui, une fois à droite, une fois à gauche progressivement vers la descente. Pour la sécurité, on devait maintenir la corde en le changeant de main, suivant le pas qui convient. Avant de s'enfoncer dans le puits, encore sur terre, on citait la prière «*besm'illah* » (au nom de Dieu) pour consulter le Protecteur. Face à la Kâaba, on disparaissait. Une fois au fond, on devait pénétrer à l'intérieur de la galerie souterraine qui relie deux puits. Sa longueur était de 18m au moins. Appelée «*n'fad* ». La lumière du jour que donnait l'ouverture du puits ne permettait pas de voir à plus de 2 m. Le travail consistait donc à remplir avec les petites mains le couffin de sable qui s'accumulait dans le «*n'fad* » et qui arrêtait le libre écoulement des eaux. Il fallait s'enfoncer à l'intérieur dans l'obscurité totale en tâtonnant et revenir tenant le couffin par les deux anneaux, appuyé sur les cuisses. Un autre couffin suspendu au bout de la corde jumelée et deux travailleurs en haut sur la terre la tiraient et vidaient le couffin. Une fois rempli, le jeune lance un cri fort leur demandant de tirer. Sans attendre le retour du couffin qui faisait la navette, il pénétrait de nouveau dans le noir pour refaire la même chose et ainsi de suite pendant quatre heures jusqu'à la fin des travaux.

Étant jeune, la première fois, on sentait une horrible peur et une angoisse qui serrait la poitrine dans les ténèbres où des sifflements des petites sources qui giclaient des eaux sous les pieds. Au début, on était guidé

par un adulte qui t'encourageait flattant le petit et disant : «un homme ne doit jamais avoir peur de quoi que ce soit.» De temps à autre, le surveillant venait dans l'eau contrôler le travail. Quand on entendait le ronflement des eaux agitées par les pas de celui qui avançait, on s'imaginait : «qu'est-ce qu'il va faire irruption dans cette obscurité ?» Quand on était jeune, on avait vraiment peur dans le noir ! Certains grands avançaient chantant pour rassurer les jeunes. Le « karrar » (celui qui rassemble ou fait étaler le sable dans l'eau), celui-ci faisait un bruit horrible quand le sable se trouvait accumulé. On le faisait disparaître par un mouvement d'en haut vers le bas rapide avec le pied. Ce qui faisait étaler le sable en le déplaçant dans le sens de l'écoulement. Quand des autres disaient de loin « salam », on devait répondre « salam ». Au bout de quelques jours on s'y habituaient. C'était une tâche pénible qui imposait un effort considérable. Quelquefois dans les passages étroits, les petits orteils se frottaient contre les parois des côtés de la galerie et ils s'écorchaient, ce qui faisait souvent couler du sang. De même, les hommes se faisaient écorcher aux épaules et aux hanches. Le jeune qui assurait cette activité au fond ne recevait qu'une rémunération dérisoire. On était payé par semaine. Le jeune touchait 12,5 Francs par jour à raison de 4 heures dans l'eau. L'adulte recevait 25 Francs pour un temps égal. C'est l'équivalent d'un kg et demi de dattes à l'époque.

### **Fêtes traditionnelles**

«Laïlatou El Kadri» : Dès l'âge de douze ans, le Taleb me permettait de participer à la citation du Coran à la mosquée devant les croyants qui priaient. Laïlatou El Kadri est le 26<sup>ème</sup> jour du mois de Ramadan dans la nuit. Les croyants veillent cette nuit qui précède le 27<sup>ème</sup> jour du mois. Elle est considérée comme la nuit la plus sacrée où les anges descendent du ciel pour la fêter avec les croyants. Le Coran nous annonce que sa valeur est supérieure à mille mois. Le prophète nous dit qu'elle se trouve dans les dix derniers jours du mois de Ramadan. Elle demeure indéfinie pour qu'on ne rate pas une nuit de prier pendant cette période limitée. Mais après des études approfondies, les connaisseurs de la religion musulmane l'a fixé à la nuit du 26<sup>ème</sup> jour. On veille alors jusqu'à la 27<sup>ème</sup> jour en laissant la prépondérance à la non précision annoncée par le prophète. On veille durant toute la nuit à citer le Coran. Celui qui cite verbalement devance les croyants en lignes derrière lui. On doit terminer les soixante divisions du Coran avant

l'aube. Elles sont partagées suite à la capacité de chacun. La citation doit se faire de mémoire devant le Taleb sans avoir recours à un écrit visible.

Les préparatifs se font plusieurs mois à l'avance. Suivant la capacité de chaque élève, le Taleb confiait à chacun d'une demie à deux divisions, ou même cinq pour ceux qui pouvait réciter correctement sans coupures ni fautes. Pour obtenir cette faveur, on devait réciter devant le Taleb, la partie pendant le mois de préparation à plusieurs reprises. Cette manière était un potentiel de motivation qui semait de la volonté dans l'esprit des jeunes à attacher plus d'importance au livre sacré «le Coran». Cette compétition n'était pas restée uniquement dans son but religieux. Elle est devenue un orgueil manifesté révélateur : «un tel lit bien. Un tel à une belle voix. Un tel ne cite pas bien, il s'arrête. Un tel fait trop de fautes, il ne mérite pas d'être là !» Quant à moi, dès l'âge de 12 ans, le Taleb m'imputait trois divisions et en accord avec les Taleb, j'allais citer quelques divisions à une ou deux mosquées. Moi, encore jeune, n'y voyais aucun sens sincèrement religieux, mais un moyen de me vanter. Pour mon maître c'était un moyen de révéler à la société sa capacité de former des individus de telle sorte. La réputation du Taleb passait par ce canal.

«El Bachir» : Il s'agit de lire à haute voix des versets racontant la conduite irréprochable de notre prophète Mohammed. On lit en citant ce qui est écrit sur la feuille. Les élèves capables de bien lire suivant la cadence sans être gauches sont autorisés à y participer. Dès le début du mois de la naissance du prophète on récite cela chaque nuit pendant une heure ou une heure et demie avant la dernière prière de la nuit «El Echa». La nuit du 11ème jour, on veille la nuit de la naissance tout en récitant jusqu'au lendemain à midi. Et le huitième jour, depuis le matin de bonne heure jusqu'à la prière d' « El Asr ». Ce jour-là, tout comme les jours précédents, on se vêtit de beaux habits. Les familles offrent de la nourriture aux participants à ces cérémonies. Pendant ces jours, beaucoup de danses s'organisent dans la nuit et le matin au 12ème jour.